

Parler l'argot du turf et l'argot des coulisses,
 Conduire un cotillon, valser élégamment,
 De l'idole du jour, prévenir les caprices,
 Tailler une écartée et perdre galamment.
 Ils ne font rien ; le temps emporte leur jeunesse ;
 La fortune s'enfuit ; un mépris mérité
 Les poursuit et flétrit leur précoce vieillesse,
 Qui glane, chez Laïs, un amour frelaté.
 Meurs doucement, enfant ; meurs dans ton innocence.
 Si comme ces gens-là, tu dois être un viveur !
 Ta mère pleurera, mais il vaut mieux, je pense,
 Pleurer l'ange envolé que l'homme sans honneur !
 Mais, si tu dois savoir à quel prix la richesse
 S'acquiert et se conserve, accepter et remplir
 Les devoirs qu'elle impose et garder ta jeunesse
 De vider jusqu'au fond la coupe du plaisir ;
 Si tu dois cultiver ton esprit et répandre
 Les fruits du vrai savoir, péniblement cueillis ;
 Si tu dois travailler, chaque jour à te rendre
 Capable de servir noblement ton pays ;
 Si tu dois t'entourer de ce luxe qui donne
 Des loisirs à l'artiste, à l'artisan du pain ;
 Si tu dois réserver une abondante aumône
 Pour le vieillard infirme et le pauvre orphelin ;
 Si tu dois, jeune père, élever ta famille
 Dans l'amour du devoir et la crainte de Dieu ;
 Si tu dois lui montrer que souvent ce qui brille
 N'est rien et que le bien à faire coûte peu ;
 O cher enfant, que Dieu te donne longue vie !
 Grandis ! sois fort ! qu'heureux soient tes amours !
 Que ta richesse croisse et que jamais l'envie,
 De son souffle empesté, ne ternisse tes jours !

Germain PICARD.